



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 15 (2022)

Le chemin des Amériques : explorations, collectes et interprétation

Pascal MONGNE

Pascal RIVIALE

www.hisal.org | janvier 2022

URI: http://www.hisal.org/revue/article/Mongne_Riviale2022

Le chemin des Amériques : explorations, collectes et interprétations

Pascal MONGNE

Pascal RIVIALE*

« ... L'espouventable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roy, où tous les arbres, les fruicts, et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, estoient excellemment formées en or : comme en son cabinet, tous les animaux, qui naissoient en son estat et en ses mers : et la beauté de leurs ouvrages, en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cedoient non plus en l'industrie... »¹

Publiées en 1588, ces quelques lignes laissées par Michel de Montaigne sont parmi les plus fameuses sur la relation entre les Amériques et la Vieille Europe. Involontairement mais sûrement, elles font écho à celles que Dürer avait couchées dans son journal de voyage décrivant les objets aztèques exposés par le futur Charles-Quint à la halle de Bruxelles, en août 1520 : *«...Und ich hab aber all mein Lebtag nichts gesehen, das mein Hercz also erfreuet hat als diese Ding... »²*

Ces deux dates encadrent ce que l'on peut considérer comme la première période du « collectionnisme américaniste » (qui, il est vrai, commence dès 1492) durant laquelle des milliers d'objets issus d'abord des Antilles puis des côtes du Brésil, enfin et surtout du Mexique et du Pérou, seront enlevés à leurs terres d'origine. Si ces artefacts furent d'abord essentiellement expédiés par les Conquistadors à destination de la métropole espagnole, force est de constater un précoce « ruissellement » de ces curiosités et objets somptuaires vers diverses nations européennes, par divers biais :

* Pascal Mongne : École du Louvre ; Pascal Riviale : Archives nationales ; centre EREA du LESC ; Institut français d'études andines..

¹ Montaigne, *Essais*, Livre III, Chap. 6 : « Des Coches » (1572-1592).

² «... Et de toute ma vie, je n'ai rien vu qui réjouit autant mon cœur que ces choses... » (Rupprich, 1956). En route pour Aix-la-Chapelle, pour y ceindre la couronne du Saint-Empire romain, le jeune Charles de Habsbourg passa par Bruxelles où il exposa les objets aztèques envoyés par Cortés.

alliances matrimoniales entre souverains ; envois aux autorités ecclésiastiques ; échanges entre érudits et collectionneurs ; début de commercialisation à petit échelle des envois faits par les premiers conquérants, les colons, les marins ; enfin, quelques-uns de ces « imprévus » dont l’Histoire est pleine. À ce titre, peut être signalé le butin rapporté par le corsaire Jean Fleury en 1523 après avoir saisi deux galions espagnols revenant du Mexique chargés d’un « trésor » destiné à Charles-Quint. Si l’un des navires sombra au sud des îles Anglo-normandes, l’autre atterrit à Dieppe et fit ainsi la fortune – colossale – de l’armateur Jean Ango. Bien qu’une grande partie des objets (probablement aztèques) fut démontée puis dispersée, un certain nombre sera exhibé lors d’un « masque »³, intitulé *Les Biens*, joué dans sa demeure dieppoise en 1527 : très certainement la plus ancienne représentation « d’Américains » dans un spectacle chanté et dansé⁴.

Ainsi, en traversant l’océan, ce qui avait été un *trophée* arraché au lointain et au danger, par la vertu du nouveau rôle qui lui est imposé, revêt le costume voulu par le Vieux monde : de témoin d’une culture lointaine, l’objet devient alors le symbole, le « conteur » d’un exotisme construit à l’aune des considérations intellectuelles et ethnocentristes du moment. Reflet d’une image voulue par l’Occident, il prend désormais sa place au sein de lieux d’ostension (au sens propre du mot) : les *cabinets de curiosités*. Quelles que soient sa nature et son origine, il est la représentation d’un *Autre* et d’un *Ailleurs* évoluant avec le temps, avec les connaissances mais aussi avec les acteurs de la lente *Découverte*.⁵

Au-delà des frontières et des langues, une Europe savante a imaginé les Amériques et les a interprétées⁶. Cette image est donc le résultat de visions différentes, issues d’histoires nationales, de valeurs culturelles, artistiques ou religieuses propres, et d’une présence coloniale – ou de son absence.

À ce titre l’Italie joua un rôle primordial, rassemblant « *ex nihilo* » les collections américanistes probablement les plus anciennes et certainement les plus célèbres : celles de Manfredo Settala à Milan, d’Ulisse Aldrovandi et d’Antonio Giganti à Bologne, de Francesco Calceolari à Vérone, pour ne citer que certaines. Dans son essai, *América entre las colecciones de Italia septentrional durante los siglos XVI y XVII*, Antonio Aimi se penche sur les conditions d’apparition des collections américanistes d’Italie et brosse un paysage diversifié et somme toute peu homogène

³ Spectacle d’origine anglaise (malgré son nom) apparu au XVI^e siècle, associant musique, chant et danse, et que l’on peut associer au ballet de cour français. Les costumes et décors ainsi que des effets de scène complexes y jouaient un grand rôle.

⁴ Thomas 2011 : 728-729 ; Mongne 2021.

⁵ Sur la question de l’histoire du collectionnisme américaniste, voir : Boone 1993 ; Impey and Mac Gregor 1985 ; Mongne 2003 ; Riviale 1993 ; Schnapper 1988.

⁶ Sur l’*Image* des Amériques, voir : Chiappelli 1976 ; Duviols 1986 ; Honour 1976 ; Mongne 2000, 2002a, 2002b, 2006, 2009.

dans un pays morcelé et dans lequel, tant pour des raisons économiques que politiques, le Nord joue un rôle majeur. Est ainsi dressé un tableau des grandes collections de cette région dans laquelle, curieusement, les cités de l'intérieur des terres sont visiblement les plus riches d'ensembles « exotiques », et dont les conditions de création ne furent pas toujours conditionnées par la seule recherche de « l'exotique ». Édifiant est à ce titre l'exemple du fameux « museo Settala » de la capitale lombarde, organisé autour d'une vision pré-anthropologique, curieusement ignorée jusqu'à nos jours.

L'isolement des possessions ibériques pendant les XVII^e et XVIII^e siècles et le développement des rivalités coloniales, plus particulièrement entre la France et l'Angleterre, devaient inévitablement enrichir l'image du continent. À la vision méridionale et tropicale, s'ajoutera désormais celle des terres du nord, aux forêts épaisses et dont les peuples, ou plutôt leurs caricatures : les « Sauvages », devinrent les inépuisables sources des spéculations philosophiques du temps. Le collectionnisme en sera le témoin, accordant à l'objet un intérêt débordant désormais les champs de l'*exotica*. Souvent associés aux *naturalia* dans les cabinets de curiosités, les objets illustrant « l'industrie des sauvages » prennent au Siècle des Lumières une dimension documentaire plus marquée. La Révolution française marquera en ce sens un nouveau palier, en organisant la saisie systématique des collections royales, nobiliaires et ecclésiastiques et en leur accordant le statut de patrimoine scientifique de la Nation. Le texte de Pascal Riviale, *Les collections ethnographiques du Nouveau-monde en France à la veille de la Révolution*, évoque cette page notable dans l'histoire des collections américanistes qui allait donner lieu à la création des premiers musées publics en France.

Au début du XIX^e siècle, les bouleversements de la Révolution, de l'Empire et surtout des indépendances en Amérique latine ouvrent une ère nouvelle : celle de la « Redécouverte » du continent. Le Nouveau monde s'ouvre alors à l'Ancien et accueille, au nord comme au sud, voyageurs et « explorateurs » aux prétentions scientifiques. La conséquence en sera une nouvelle vague de collecte dont l'ampleur, plus grande encore que la première, atteindra son apogée au début du siècle suivant : des milliers d'objets de toute nature, anciens ou récents, simples témoins matériels ou « œuvres d'art », issus tant des fouilles officielles que de pillages, ou bien d'achats effectués par un nombre croissant d'amateurs de curiosités et de souvenirs exotiques. Les indépendances et l'avènement de jeunes républiques dans toute l'Amérique espagnole entraînent l'arrivée de quantité de négociants, ingénieurs, émigrants et aventuriers attirés par les promesses de ces terres à découvrir et à conquérir – tout au moins sur le plan commercial ou financier. Nombre de ces voyageurs ou résidents étrangers vont se passionner pour ces étranges artefacts produits par les sociétés indigènes avant la Conquête. Ce regain d'intérêt pour les antiquités précolombiennes marquera aussi le début de la production de contrefaçons et d'objets atypiques

s'inscrivant probablement dans la tradition déjà ancienne des « américaineries ». Rien ne prédisposait Hippolyte Seguin, libraire établi au Mexique dans le premier tiers du XIX^e siècle, à devenir l'un des premiers artisans de l'entrée de l'Amérique précolombienne au Musée du Louvre. Avec *La « Galerie des rois de Texcoco » du Musée d'Histoire naturelle de La Rochelle*, Pascal Mongne s'intéresse ici plus particulièrement à un curieux objet sculpté, vraisemblablement produit au Mexique au début du XIX^e siècle mais avec des références d'époque coloniale.

Cette collecte dite scientifique prend parfois des aspects particuliers, où l'esthétique, l'étrange ou la dimension strictement savante ne semblent plus jouer de rôle. À ce sujet, Manuela Fischer cite un cas étonnant, issu des Antilles, avec *Reliquias de La Española : La colección de Robert Schomburgk de Santo Domingo*. Aujourd'hui abrités au Museum für Völkerkunde de Berlin, plusieurs pièces sont ici présentées, ni « œuvres d'art » ni même objets de la vie quotidienne mais simples matériaux de construction, en fait morceaux de briques provenant principalement de La Isabela, la plus ancienne installation coloniale de l'île d'Hispaniola. Recueillis par le diplomate et autodidacte Robert Schomburgk au milieu du XIX^e siècle, ces témoins particuliers ont été pour leur inventeur non seulement des symboles historiques mais surtout des « reliques », au sens religieux du terme, considérées non pour ce qu'elles étaient mais pour ce qu'elles représentaient. On pourrait se demander si cette collecte de vestiges architectoniques ne s'inscrit pas dans le contexte de la montée en puissance en Europe de la notion de « monument historique » motivant un souci croissant pour la préservation des vestiges architecturaux du passé, a fortiori lorsqu'ils sont porteurs d'une certaine charge symbolique.

Plus peut-être que tout autre pays latinoaméricain, le Mexique fut l'objet d'un intérêt archéologique et collectionniste remontant au premier tiers du XIX^e siècle et dans lequel la France joue un rôle majeur, voire fondateur⁷. Les relations étroites entre les deux pays culturellement proches en sont la cause et, malgré la dramatique aventure de l'Intervention (et peut-être même à cause de celle-là), n'ont cessé de se développer et de s'enrichir jusqu'au début du siècle suivant : l'*afrancesamiento* des élites mexicaines et l'image parfois outrée du pays en France sont les faits visibles. Bien des personnages (voyageurs, artistes, émigrés, industriels) sont ainsi intervenus au sein de cette « sensibilité commune »⁸. À ce titre le cas d'Auguste Génin, sans être unique, est particulier et nous est révélé par Claudia de Sevilla avec *Collectionnisme et archéologie au Mexique à l'aube de l'ère scientifique : la collection Auguste Génin*. Né au Mexique de parents français mais ayant vécu dans ce pays durant presque toute sa vie, Génin fut l'un des personnages les plus surprenants de l'histoire de l'américanisme à la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Homme d'affaires puissant et respecté, il anima

⁷ Mongne 2018.

⁸ Pérez Siller y Cramausse 2004.

sa vie de multiples facettes. Écrivain et poète, archéologue et ethnologue autodidacte, il fut également l'un des plus grands collectionneurs de son époque. Sa collection, aujourd'hui répartie entre les musées de Mexico, Paris, Bruxelles, Prague et Varsovie, est un témoin privilégié des pratiques archéologiques, du collectionnisme et de l'image du Nouveau monde en cette fin du XIX^e siècle.

Au tournant du siècle, l'américanisme se veut plus rigoureux dans ses questionnements, ses méthodes et ses pratiques. En 1903 Georges de Créqui-Montfort et Georges Sénéchal de la Grange organisent et financent une expédition pluridisciplinaire en Amérique du Sud, avec l'objectif d'étudier « l'homme des Hauts-plateaux, ses langues, son milieu, dans le présent et dans le passé ». Adrien de Mortillet, palethnologue réputé, est sollicité pour intégrer l'équipe. Les archives inédites de Mortillet (père et fils) conservées par l'Université de Sarrebruck donnent à cette mission méconnue une réalité plus crue. Avec son étude intitulée *Adrien de Mortillet, au risque de l'exigence du terrain : son voyage en Amérique du Sud avec la Mission Créqui-Montfort (1903)*, Philippe Roux nous donne à voir un anthropologue soucieux d'aborder les faits culturels dans leur universalité et par conséquent disposé à collecter tout type de données, qui se trouve confronté à la dure réalité du terrain : des centaines de kilomètres arpentés par monts et par vaux sans jamais prendre le temps d'enquêter posément ; des Indiens soumis à des questionnaires qu'ils ne comprennent pas ou auxquels ils ne souhaitent pas répondre ; des instructions et des méthodes conçues en cabinet mais qui ne fonctionnent pas une fois en situation ; et finalement, une dispersion stérile des activités de Mortillet.

La Grande guerre avait non seulement enseveli les régiments et les régimes mais également un ancien monde et ses certitudes. De la tragédie étaient issus les bouleversements politiques ainsi que ceux de la pensée. La « révolution primitiviste » est de ceux-là. Pour la première fois dans l'histoire des idées, l'Europe savante allait magnifier l'Amérique indigène ; mieux encore, l'idéaliser à l'aune d'un *mea culpa* aussi peu authentique qu'il serait sincère. La recherche américaniste, comme la collecte d'objets et la muséographie emprunteront de nouvelles pistes issues des tendances contemporaines des sciences humaines. Le cas des musées de Barcelone et de sa région est ainsi symptomatique. Victòria Solanilla, dans son intervention *El mundo americanista en las colecciones públicas de Barcelona y su entorno*, en fait la présentation. Elle soulève ici la question de l'évolution (récente) de ces institutions aux origines et aux conceptions muséographiques variées et dont trois tendances peuvent être distinguées : les ensembles provenant des missions officielles du Musée d'ethnographie de Barcelone, fortement influencées par les Écoles anthropologiques de l'Entre-deux-guerres actives en Europe ; les collectes issues des œuvres missionnaires et dont la muséographie est fortement marquée par un discours apologétique ; enfin les collections rassemblées par les Catalans émigrés en Amérique (les *Indianos*) et revenus

au pays avec leurs biens. Finalement, Solanilla aborde la question prégnante propre à la muséologie « exotique » d'aujourd'hui : celle-ci présente l'objet de « l'*Autre* » non plus comme un témoin de « l'*Ailleurs* » mais comme un *Autre*, proche, vivant parmi nous, référence claire à l'immigration et à la conception d'une société ethniquement plurielle, et dans laquelle objets du *Lointain* et ethnographie locale sont solidaires.

En conclusion de ce rapide parcours, on peut mesurer les hésitations d'une discipline construite empiriquement depuis maintenant cinq siècles au rythme des découvertes, des intérêts coloniaux des théories scientifiques et des courants de pensée. Les deux derniers essais entreprennent, chacun selon une focale différente, de dresser un bilan historiographique du regard porté par le Vieux monde sur le Nouveau. Avec son essai intitulé *Entre imaginaire et sciences, l'invention archéologique du Pérou au XIXe siècle*, Pascal Riviale livre quelques clés d'analyse du processus de construction d'un objet d'étude scientifique au XIX^e siècle, avec ses avancées, ses errances et ses impasses épistémologiques. À la fois célèbres et mal connues, les grandes cultures du Pérou furent en effet l'objet de questionnements menés à l'aune des connaissances du moment et des théories dominantes. L'auteur expose ici les contradictions d'une discipline naissante : question des origines et comparatisme élargi à l'Ancien monde ; empirisme, instructions officielles et tâtonnements méthodologiques ; influence grandissante de l'anthropologie physique et collectes débordant largement le cadre de l'objet manufacturé. Il s'agit là, en somme, de la description d'un chemin intellectuel à la fois large et tortueux, aux bas-côtés bien mal définis. Finalement, avec sa contribution, *La découverte du Nouveau Monde : une ambiguïté durable*, Éric Taladoire rappelle les grands moments de l'évolution d'une recherche ayant toujours tâtonné à l'aune de certitudes (Bible) ou de théories plus récentes, qui bien souvent ne menèrent qu'à des impasses. L'auteur signale ainsi la profonde ambiguïté régnant quant à la place qu'occupe le monde amérindien (et les études qui y sont liées) au sein des institutions traditionnelles européennes et insiste sur le statut pour le moins particulier, et souvent minoré, de l'objet trouvant difficilement sa place en muséologie : parfois encore l'artefact américain demeure associé aux *naturalia* dans des musées d'Histoire naturelle, eux-mêmes héritiers des cabinets de curiosités. Néanmoins, il convient de signaler que depuis quelques années de plus en plus de musées possédant des collections archéologiques ou ethnographiques extra-européennes s'orientent vers une muséographie visant à mettre en lumière les « cultures du monde ».

Comme nous l'avons vu, la collecte d'objets américains est ancienne, aussi vieille que la longue relation maintenant cinq fois centenaire entre le Nouveau monde et l'Ancien ; relation paradoxale mêlant au cours du temps fascination et dégoût, intérêt puis oubli, négation ou idéalisation des cultures indigènes des Amériques. Mais cette collecte n'est en fait qu'un élément d'un ensemble complexe, protéiforme et mouvant. En effet l'*Image* des Amériques n'a cessé d'évoluer et bien des productions de

l'esprit issus des deux côtés de l'Atlantique ont contribué à façonner et diversifier cette image : récits de conquêtes, relations de voyages, essais philosophiques, romans d'aventures, œuvres de l'art européen, pièces musicales et lyriques, décors de spectacles, gravures, illustrations populaires, cinéma et publicité, sans omettre les contrefaçons et les faux, ni les *américaineries*, associant techniques et matériaux tant européens qu'américains et destinées à plaire plus qu'à tromper. Tous et toutes ont apporté leur concours au rythme des découvertes géographiques et scientifiques et à l'aune de l'évolution des mentalités et des systèmes de représentation de la Vieille Europe.

Bibliographie

BOONE Elizabeth Hill (Ed.). *Collecting the Precolumbian Past*, Dumbarton Oaks, Washington, 1993.

CHIAPPELLI, Fredi (Ed.). *First Images of America*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1976

DUVIOLS, Jean-Paul. *L'Amérique espagnole vue et rêvée : les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*. Paris, PROMODIS, 1986.

HONOUR, Hugh. *The new Golden Land. European images of America, from the discoveries to the present time*. Allen Lane, London, 1976.

IMPEY, Oliver and Arthur MAC GREGOR (Ed.). *The Origins of Museums: The Cabinet of Curiosities in Sixteenth- and Seventeenth-Century Europe*, Oxford, Clarendon Press, 1985.

MONGNE, Pascal. « Objets des Amériques, reflets du Nouveau- monde », in : *Sculptures.Afrique, Asie, Océanie, Amériques*, RMN/Musée du Quai Branly, Paris, 2000, p. 21 – 27

MONGNE, Pascal. « Imaginaire et réalité : l'imagerie du Mexique durant la première moitié du XIXe siècle », in Bertrand Michel et Vidal Laurent (coord.) : *À la redécouverte des Amériques. Les voyageurs européens au siècle des indépendances*, Presse Universitaires du Mirail, Toulouse., 2002a, p. 97-124 .

MONGNE, Pascal. « *La paille et la poutre : images de la violence dans les Amériques* », in : *Cahier des Amériques latines*, n° 38 IHEAL, Paris, 2002b, p. 19-38.

MONGNE, Pascal, *Les collections des Amériques dans les musées de France*, RMN, Paris, 2003.

MONGNE, Pascal. « Le balancier du goût, ou à quelle sauce doit-on déguster les arts exotiques ? », In *Critique d'Art*, 28, 2006, Paris, p. 17-18.

MONGNE, Pascal. « *El Sendero iconográfico* ». *La imagen de las Américas popularizada : dos ejemplos mesoamericanos* », In *Entre Texto e Imágenes, Representaciones antropológicas de la América indígena*, Fermín del Pino-Díaz, Pascal Riviale y Juan J.R. Villarías-Robles (edit.), CSIC, Madrid, 2009, p. 193-200.

MONGNE, Pascal. « Las colecciones de arte mexicano en los museos de Francia : historia y patrimonio comunes », in Salas Quintanal Hernán, Mari Carmen Serra Puche y Alberto Vital (coord.) : *El Patrimonio : Dialogo cultural entre México y Francia*, UNAM, México, 2018, p. 101-140.

MONGNE Pascal. « Les Amériques chantées et dansées : Panorama des spectacles européens consacrés au Nouveau monde, du XVIIe siècle à nos jours » in *Arts et Sciences*, vol. 5-2, 2021, p. 47-78 (ISTE - Open Science Revue en Ligne : <http://www.openscience.fr/Arts-et-sciences>).

MONTAIGNE, Michel de. *Essais*, 1572-1592.

PÉREZ SILLER, Javier y Chantal CRAMAUSSEL (coord.). *México francia. memoria de una sensibilidad común. siglos XIX-XX*. vol. II. Mexico, Benemérita Universidad Autónoma de Puebla, Colegio de Michoacan, CEMCA, 2004.

RIVIALE, Pascal. « Les antiquités péruviennes et la curiosité américaine dans les collections françaises sous l'Ancien Régime », *Histoire de l'Art*, 21/22, 1993, p.37-45

RUPPRICH, Hans. *Dürer Albrecht : Schriftlicher Nachlass*, Berlin, 1956

SCHNAPPER, Antoine. *Le géant, la licorne et la tulipe. Les cabinets de curiosité en France au XVIIe siècle*, Paris, Flammarion, 1988.

THOMAS, Hugh. *La conquête du Mexique*. Paris, Bouquins, 2011.